

KAZUO ISHIGURO

Ma soirée
du XX^e siècle
et autres petites
incursions

nrf

GALLIMARD

MA SOIRÉE DU XX^e SIÈCLE
ET AUTRES PETITES INCURSIONS

KAZUO ISHIGURO

MA SOIRÉE
DU XX^e SIÈCLE
ET AUTRES PETITES
INCURSIONS

Conférence du Nobel

*Traduit de l'anglais
par Anne Rabinovitch*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

MY TWENTIETH CENTURY EVENING
AND OTHER SMALL BREAKTHROUGHS

© *The Nobel Foundation, 2017.*

© *Éditions Gallimard, 2017, pour la présente édition.*

Si vous m'aviez croisé à l'automne 1979, vous auriez sans doute eu quelques difficultés à définir mon milieu social ou même, mes origines. J'étais alors âgé de vingt-quatre ans. J'avais les traits d'un Japonais, mais au contraire de la plupart des hommes japonais qu'on voyait en Grande-Bretagne à l'époque, j'avais des cheveux longs jusqu'aux épaules, et une moustache tombante de gangster. Le seul accent perceptible dans ma voix était celui d'un garçon qui avait grandi dans les comtés du sud de l'Angleterre, avec parfois l'intonation langoureuse, déjà datée, du jargon de l'ère hippie. Si nous avons engagé la conversation, nous aurions peut-être discuté du football total de Hollande, du dernier album de Bob Dylan, ou de l'année que je venais de passer en compa-

gnie des sans-abri de Londres. Si vous aviez mentionné le Japon, me posant des questions sur sa culture, vous auriez pu déceler une trace d'impatience dans ma réaction alors que j'avouais mon ignorance, l'imputant au fait que je n'étais jamais retourné dans ce pays – même pour des vacances – depuis que je l'avais quitté à cinq ans.

Cet automne-là, je suis arrivé avec un sac à dos, une guitare et une machine à écrire portable à Buxton, dans le Norfolk – un petit village anglais avec un vieux moulin à eau et, tout autour, une étendue plate de terres agricoles. J'étais venu dans cet endroit parce que j'avais été accepté pour une année dans un programme postdoctoral en création littéraire à l'université d'East Anglia. Elle se trouvait à Norwich, la capitale, à seize kilomètres de là, mais je n'avais pas de voiture et mon seul moyen d'y parvenir était un service de bus qui ne fonctionnait que trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. Je découvris bientôt que ce n'était pas vraiment un problème : ma présence à l'université était rarement requise plus de deux fois par semaine. J'avais loué une chambre dans une petite maison appartenant

à un homme d'une trentaine d'années que sa femme venait de quitter. Pour lui, cette demeure était sans doute remplie des fantômes de ses rêves détruits – ou peut-être voulait-il juste m'éviter ; en tout cas, je passais des jours d'affilée sans le voir. En d'autres termes, après la vie frénétique que j'avais menée à Londres, je me retrouvais ici, disposant, pour me transformer en écrivain, d'une tranquillité et d'une solitude peu habituelles.

En fait, ma petite chambre n'était pas sans rappeler la mansarde d'un auteur classique. La pente du plafond vous rendait claustrophobe – mais si je me dressais sur la pointe des pieds, je voyais, par mon unique fenêtre, les champs labourés se déployant à perte de vue. Il y avait une petite table, dont ma machine à écrire et une lampe de bureau occupaient presque toute la surface. Sur le sol, en guise de lit, un grand rectangle de mousse industrielle qui me faisait transpirer dans mon sommeil, même durant les nuits glaciales de Norfolk.

Dans cette pièce, j'étudiai avec soin les deux nouvelles que j'avais écrites pendant l'été, me demandant si elles étaient assez bonnes pour être soumises à mes nouveaux camarades de

classe. (Je savais que nous étions un groupe de six, qui se réunissait tous les quinze jours.) À ce stade de ma vie je n'avais pas écrit grand-chose d'intéressant en matière de fiction, et c'était grâce à une pièce radiophonique refusée par la BBC que j'avais été admis dans ce cours. En réalité, ayant fait auparavant de solides projets pour devenir une rock star dès l'âge de vingt ans, mes ambitions littéraires ne m'étaient apparues que récemment. Les deux nouvelles que j'examinais avaient été écrites dans un état de panique, en réponse à la lettre m'apprenant mon inscription au programme de l'université. Un pacte de suicide macabre était le sujet de l'une, et le thème de l'autre, les combats de rue en Écosse, où j'avais passé quelque temps comme travailleur social. Elles n'étaient pas très bonnes. J'en commençai une sur un adolescent qui empoisonne son chat, située elle aussi dans la Grande-Bretagne d'aujourd'hui. Puis un soir, pendant ma troisième ou quatrième semaine dans cette petite chambre, je me retrouvai en train d'écrire sur le Japon, avec un sentiment d'urgence d'une force inédite – sur Nagasaki, la ville de ma naissance, aux derniers jours de la Seconde Guerre mondiale.

Ce fut, je dois le souligner, une surprise pour moi. Aujourd'hui, la tendance dominante pousse un jeune auteur débutant au bagage culturel métissé à explorer ses racines d'instinct, pour ainsi dire. Mais c'était loin d'être le cas alors. L'explosion de la littérature « multiculturelle » n'aurait lieu que quelques années plus tard en Grande-Bretagne. Salman Rushdie était un inconnu dont le seul roman publié était épuisé. Si on leur avait demandé de citer le jeune romancier britannique le plus renommé, les gens auraient peut-être répondu Margaret Drabble ; et parmi les auteurs plus âgés, Iris Murdoch, Kingsley Amis, William Golding, Anthony Burgess, John Fowles. Les étrangers comme Gabriel García Márquez, Milan Kundera ou Borges restaient des auteurs confidentiels, leurs noms n'évoquaient rien, même aux lecteurs passionnés.

Tel était le climat littéraire en ce temps-là, au point que lorsque j'achevai cette première nouvelle japonaise, malgré ma certitude d'avoir découvert une direction essentielle, je me demandai aussitôt s'il ne fallait pas considérer ce début comme une œuvre complaisante ; je devrais peut-être revenir sans tarder à un sujet

plus « normal ». Je ne commençai à la montrer qu'après beaucoup d'hésitations, et, aujourd'hui encore, je suis profondément reconnaissant à mes camarades étudiants, à mes professeurs Malcolm Bradbury et Angela Carter, et au romancier Paul Bailey – écrivain résident de l'université cette année-là – de leur réaction résolument encourageante. S'ils avaient eu un avis moins positif, je n'aurais sans doute jamais plus écrit sur le Japon. En tout état de cause, je suis retourné dans ma chambre pour écrire et écrire encore. Pendant l'hiver 1979-80, et une bonne partie du printemps, je n'ai parlé à presque personne, à l'exception des cinq autres étudiants de ma classe, de l'épicier du village auquel j'achetais les céréales du petit déjeuner et les rognons d'agneau qui me permettaient de subsister, et de ma petite amie Lorna (devenue aujourd'hui ma femme) qui me rendait visite un week-end sur deux. Ce n'était pas une vie équilibrée, mais au cours de ces quatre ou cinq mois je réussis à achever une moitié de mon premier livre, *Lumière pâle sur les collines* – situé aussi à Nagasaki, pendant les années de reconstruction après le largage de la bombe atomique. Je me rappelle avoir

parfois joué avec des idées de nouvelles situées ailleurs qu'au Japon, mais mon intérêt déclinait rapidement.

Ces mois furent décisifs pour moi, dans la mesure où, sans eux, je ne serais jamais devenu écrivain. Depuis, j'y ai souvent repensé et je me suis demandé : qu'est-ce qui m'avait pris ? D'où venait cette curieuse énergie ? J'en ai conclu qu'à ce point précis de mon existence, je m'étais engagé dans un acte de préservation d'une urgence extrême. Pour l'expliquer, je dois revenir un peu en arrière.

*

En avril 1960, à l'âge de cinq ans, j'étais arrivé en Angleterre avec mes parents et ma sœur, dans la ville de Guildford, comté de Surrey, riche banlieue cossue à cinquante kilomètres au sud de Londres. Mon père était un chercheur, spécialiste de l'océanographie, venu travailler pour le gouvernement britannique. La machine qu'il inventa par la suite, soit dit en passant, fait aujourd'hui partie de la collection permanente du musée des Sciences de Londres.

Les photographies prises peu après notre arrivée montrent une Angleterre d'une époque disparue. Les hommes portent des pull-overs avec un col en V et une cravate, les voitures ont encore des marchepieds et une roue de secours à l'arrière. Les Beatles, la révolution sexuelle, les manifestations d'étudiants, le « multiculturalisme » étaient au coin de la rue, mais il est difficile d'imaginer que l'Angleterre s'en soit seulement doutée lorsque ma famille a découvert le pays. Rencontrer un étranger de France ou d'Italie était déjà extraordinaire – sans parler d'un Japonais.

Notre famille habitait dans une impasse de douze maisons, à l'endroit précis où les rues pavées finissaient et où la campagne commençait. À moins de cinq minutes à pied de la ferme locale et du chemin entre les champs que des rangées de vaches arpentaient péniblement dans les deux sens. Une charrette tirée par un cheval livrait le lait. J'ai gardé de mes premiers jours dans ce pays le souvenir vivace du spectacle des hérissons – les mignonnes créatures nocturnes à piquants, alors nombreuses dans cette région – écrasés par des roues de voiture pendant la nuit, abandonnés

dans la rosée du matin, déposés avec soin au bord de la route, attendant d'être ramassés par les éboueurs.

Tous nos voisins fréquentaient l'église, et quand je venais jouer avec leurs enfants, je remarquais qu'ils disaient une petite prière avant de manger. Je suivais les cours de catéchisme, et bientôt je chantai dans la chorale, devenant, à l'âge de dix ans, le premier chef de chœur japonais jamais vu à Guildford. J'allais à l'école primaire locale – j'étais sans nul doute le seul enfant non anglais de toute l'histoire de cet établissement – et dès mes onze ans, je pris le train pour me rendre au lycée d'une ville voisine, partageant chaque matin le wagon avec des rangées d'hommes en costume à rayures et chapeau melon, qui se rendaient à Londres pour travailler dans les bureaux.

À ce stade, j'avais appris à maîtriser à la perfection les bonnes manières exigées des garçons anglais de la classe moyenne. Lorsque je rendais visite à un ami, je savais que je devais me mettre au garde-à-vous dès qu'un adulte entra dans la pièce ; pendant un repas, je devais demander la permission avant de sortir de table. Seul garçon étranger du quartier, une

sorte de gloire locale me précédait partout. D'autres enfants savaient qui j'étais avant de me rencontrer. Des adultes que je ne connaissais absolument pas m'appelaient par mon nom dans la rue ou le magasin du quartier.

Lorsque je repense à cette période, je me rappelle que cela se passait moins de vingt ans après la fin d'une guerre mondiale pendant laquelle les Japonais avaient été les pires ennemis des Anglais, et je suis stupéfait par l'ouverture d'esprit et la générosité spontanée dont cette communauté anglaise ordinaire fit preuve en nous acceptant. L'affection, le respect et la curiosité que je conserve jusqu'à ce jour pour cette génération de Britanniques qui avaient réchappé de la Seconde Guerre mondiale, et bâti un remarquable État providence dans son sillage, proviennent largement de mes expériences personnelles pendant ces années.

Mais en même temps, je menais une autre vie à la maison avec mes parents japonais. Sous notre toit il y avait des règles différentes, des espoirs différents, une langue différente. À l'origine mes parents avaient eu l'intention de rentrer au Japon au bout d'un an, deux peut-être. En fait, durant nos onze premières années

en Angleterre, nous vivions dans l'attente perpétuelle du retour « l'an prochain ». Par conséquent, le point de vue de mes parents restait celui de visiteurs, et non d'immigrants. Ils échangeaient souvent des remarques sur les étranges coutumes des autochtones, sans ressentir la moindre obligation de les adopter. Pendant longtemps demeura l'hypothèse que je rentrerais au Japon pour y passer ma vie adulte, et ils s'efforcèrent de maintenir l'aspect japonais de mon éducation. Chaque mois arrivait du Japon un colis contenant les bandes dessinées, les magazines et les publications scolaires du mois précédent, que je m'empressais de dévorer. Ces colis cessèrent d'arriver pendant mon adolescence – peut-être après la mort de mon grand-père – mais les conversations de mes parents sur leurs vieux amis et les membres de leur famille, le récit des épisodes de leur vie au Japon, maintenaient un flux régulier d'images et d'impressions. Pour ma part, j'avais toujours ma propre réserve de souvenirs – étonnamment vaste et limpide : de mes grands-parents, de jouets préférés que j'avais laissés, de la maison japonaise traditionnelle où nous habitions (je peux aujourd'hui encore la

reconstituer pièce par pièce dans mon esprit), de mon école maternelle, de l'arrêt local du tram, du chien féroce qui vivait près du pont, du fauteuil du coiffeur spécialement adapté pour les petits garçons avec un volant de voiture fixé devant la grande glace.

Par conséquent, pendant toute mon enfance, bien avant de songer à créer des mondes fictionnels en prose, je m'affairais à construire dans mon esprit un lieu riche en détails qui s'appelait « le Japon » – un lieu auquel j'appartenais en quelque sorte, où je puisais un certain sens de mon identité, et ma confiance en moi. Le fait que je n'étais jamais retourné physiquement au Japon pendant cette période ne servait qu'à rendre ma propre vision du pays plus vivace et personnelle.

D'où le besoin de préservation. Car à partir de l'âge de vingt-cinq ans – bien que je ne l'aie jamais clairement exprimé alors – j'ai pris conscience de certains éléments clés. Je commençais à accepter le fait que « mon » Japon ne correspondait peut-être guère à l'endroit où je pouvais me rendre en avion ; que le mode de vie dont parlaient mes parents, et dont le souvenir me venait de ma petite enfance, avait en

grande partie disparu pendant les années soixante et soixante-dix ; que de toute manière, le Japon qui existait dans ma tête avait peut-être toujours été une construction émotionnelle élaborée par un enfant grâce à la mémoire, l'imagination et la réflexion. Et peut-être plus important encore, je me rendais compte qu'année après année, à mesure que je vieillissais, ce Japon inventé – ce lieu précieux qui m'avait accompagné jusqu'à ce jour – devenait de plus en plus flou.

Je suis aujourd'hui certain que ce fut le sentiment que « mon » Japon était unique et en même temps terriblement fragile – inaccessible à une vérification de l'extérieur – qui me poussa à travailler dans cette petite chambre à Norfolk. Je couchais sur le papier les nuances particulières de ce monde, ses coutumes, ses règles de savoir-vivre, sa dignité, ses lacunes, toutes les pensées que m'avait inspiré cet endroit, avant qu'elles s'effacent de mon esprit. J'avais le souhait de recréer mon Japon dans une fiction, de le garder à l'abri, afin de pouvoir ensuite désigner un livre et dire : « Oui, mon Japon se trouve dans ces pages. »

*

Au printemps 1983, trois ans et demi plus tard, Lorna et moi vivions désormais à Londres dans un logement de deux pièces, sous les combles d'une maison haute et étroite qui se dressait au sommet d'une colline, l'un des points les plus élevés de la ville. Il y avait une antenne de télévision tout près et quand nous essayions d'écouter des disques sur notre platine, des voix fantomatiques retransmises envahissaient nos haut-parleurs. Notre séjour n'avait ni canapé ni fauteuil, mais deux matelas recouverts de coussins, posés à même le sol. Il y avait aussi une grande table sur laquelle j'écrivais pendant la journée, et où nous dînions le soir. Ce n'était pas luxueux, mais nous aimions vivre là. J'avais publié mon premier roman l'année précédente, et le court-métrage dont j'avais écrit le scénario serait bientôt diffusé par la télévision britannique.

Pendant quelque temps j'avais été assez fier de mon livre, mais ce printemps-là, un sentiment d'insatisfaction me taraudait. Il y avait un problème. Mon premier roman et mon premier scénario pour la télévision avaient trop de